

à secourir Gilberte, à la porter dans ses bras comme un jeune enfant.

L'horreur et l'effroi avaient d'ailleurs ramené la jeune fille à l'état d'enfance.

XIII.

C'était au soleil levant ; la matinée s'annonçait douce et seraine ; à peine si les feuilles s'agitaient légèrement sur les branches immobiles. Quelques nuages passaient çà et là sur le soleil sans presque le cacher.

Les bohémiens s'étaient mis en route depuis une demi-heure à travers la forêt.

Gilberte, toujours à demi-morte d'épouvante, se laissait emporter sans résistance. On l'avait couchée sur l'âne que Sarah conduisait par les chemins les plus doux. Sibbecaï soutenait une espèce d'oreiller de menue paille d'avoine où Gilberte appuyait sa tête.

Arrivée au bas de la montagne des Corbeaux, au pied du rocher gigantesque de la source, la jeune fille, subitement ranimée, se leva et tendit les bras.

Sibbecaï souleva l'oreiller.

— Mon père ! mon père ! dit Gilberte en se tordant les mains.

— Hélas ! mademoiselle, dit Sarah tristement, il n'en faut plus parler.

— Ne plus parler de mon père !... Ah ! je comprends... De grace, laissez-moi descendre.

— Mais vous n'aurez pas la force de faire un pas.

— Qu'importe ? j'aime mieux mourir à cette place plutôt que d'aller plus loin.

— Nous voulons vous sauver, car ils vous tueraient aussi.

— Est-ce que vous croyez que je veux vivre quand il ne me reste personne à aimer ?

— Personne, c'est vrai, dit Sibbecaï d'une voix sombre en regardant Gilberte avec une expression de douleur profonde.

Comme à ce moment l'on était dans un sentier creux, Gilberte reprenant ses forces, se jeta éperdument sur un des bords. Sibbecaï, vif comme la flamme, arriva à temps pour la recevoir dans ses bras.

Elle le repoussa doucement et s'agenouilla sur l'herbe.

— Mon père ! mon père ! dit-elle encore. Pourquoi ne m'ont-ils pas tuée avec vous ? O mon Dieu ! accordez-moi la grâce de mourir.

— Non ! non ! vous ne mourrez pas, dit le bohémien qui s'était aussi agenouillée, — lui qui n'avait jamais prié Dieu. — Mourir quand on a vingt ans et que le soleil luit !

— Monsieur, dit-elle en s'éloignant d'un pas, je vous remercie de m'avoir secourue et protégée ; je n'ai qu'une grâce à vous demander, partez et laissez-moi. Si je ne meurs pas, comptez sur ma reconnaissance ; si je meurs, je me souviendrai de vous là-haut.

Sibbecaï essuya deux larmes à la dérobée ; il voulut parler encore, il n'en eut plus la force ; les dernières paroles de Gilberte l'avaient abattu.

— Vous vous souviendrez de moi, dit-il enfin d'une voix troublée, et moi... .

Il ne put achever. Sarah s'était arrêtée sous l'arbre voisin, ne sachant si elle devait attendre et n'osant dire un mot. L'âne brouillait l'herbe à ses pieds. La caravane était déjà au haut de la montagne. La vallée retentissait des cris aigus des enfans. Gilberte fit un signe d'adieu à Sarah.

— Voyez, reprit-elle sans regarder Sibbecaï, on vous attend ; je vous ordonne de partir.

A peine eut-elle dit ces mots, que le bruit de la fameuse complainte révolutionnaire, *Dansons la caragnole*, que les paysans chantaient devant le château comme pour le braver encore, vint retentir jusqu'à elle et lui rappeler plus vivement les horribles scènes de la nuit ; elle tressaillit et se jeta tout éperdue dans les bras de Sibbecaï.

— Sauvez-moi ! sauvez-moi ! ils vont m'égorger. Ah ! mon Dieu !

Elle s'évanouit encore. Tout en la soutenant, Sibbecaï arracha deux à trois touffes d'herbes humide de rosée, et les secoua sur son front ; elle rouvrit les yeux, mais elle n'eut pas la force de se relever ni de dire un mot. Le bohémien la porta sur l'âne avec autant de respect que s'il eût porté un ange tombé du ciel.

Sarah se remit en route après avoir baisé une main de Gilberte qui pendait sur la crinière de l'âne. Sibbecaï continua à lui prodiguer les soins les plus tendres et les plus délicats.

Quand on arriva près du précipice, Gilberte se leva et dit en entr'ouvrant les yeux :

— J'ai soif, donnez-moi un peu d'eau. N'est-ce pas, Madeleine, que je veux boire à la source ? Où es-tu, Madeleine ?

— Vous voulez boire de l'eau ? dit Sarah ; nous n'en avons pas ; si vous voulez du vin, il y en a là sous vos pieds dans le panier.

— Je veux boire de l'eau, de l'eau, de l'eau, reprit Gilberte que dévorait la fièvre.

— Eh bien ! dit Sibbecaï en la regardant avec un sentiment inexprimable ; il y a là une source, j'y descends et je reviens.

A peine eut-il parlé qu'il se jeta, pour ainsi dire, dans tous les dangers du précipice. Un rayon de joie passa, mais passa vite, sur le front de Gilberte. Elle était revenue à elle.

— Sarah, aidez-moi à descendre ; je veux marcher un peu.

Sarah lui représenta qu'elle ne pourrait pas se tenir debout ; mais, sur ses vives prières, elle lui tendit les bras.

Dès que Gilberte fut à terre, elle courut sur la roche aux Corbeaux, la roche qu'elle aimait, où, enfant, elle avait joué, où, jeune fille, elle avait rêvé. Sarah la suivit avec inquiétude.

— Voyez-vous, Sarah, comme votre frère est intrépide ?

— Je tremble, dit la zingara ; ce n'est pas là un chemin fait pour les hommes, mais pour les bêtes fauves.

— Ah ! reprit Gilberte, quel beau chemin que celui où personne n'a passé. Votre frère va me rapporter de l'eau de cette source vive ; mais qu'il serait bien plus doux d'y descendre pour y boire ! Voyez comme mon cœur bat ! c'est la mort.

— Que dites-vous ? vous m'effrayez.

— Sarah, embrassons-nous.

Sarah saisit Gilberte et la pressa sur son sein. Gilberte pencha sa tête sur l'épaule de la bohémienne et lui dit tout bas :

— Sarah, je ne le dirai qu'à vous, c'est votre frère qui me tue.

— Mon frère ?

— Oui, Sarah, car je l'aime.

A peine eut-elle balbutié d'une voix éteint ce fatal secret, qui lui dévorait le cœur et les lèvres, qu'elle se détacha vivement des bras de la bohémienne et se précipita dans le gouffre.